N° 123 — 17e Année

CINQ CENTIMES LE NUMÉRO

Mercredi 3 Mai 1906

REDACTION : ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon). TOURCOING, rue Verte, 15

Siège administratif : Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS : Roubaix-Tourcoing : Trois mois : 4 fr. 50. — Un an : 16 fr. Nord et départements limitrophes Trois mois : 5 francs. — Un an : 20 francs.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES : ANNONCES, RÉCLAMES, FAITS DIVERS, LOCALES

Les manuscrits ne sont pas remis en retour. Adresser les lettres et mandats au Gérant ; à Paris, dans nos Bureaux 30, rue Taitbout.

TÉLÉPHONE

TRÈS PROCHAINEMENT

nous commencerons la publication

D'UN GRAND ROMAN DRAMATIQUE

LE VENTRILOQUE

par

XAVIER DE MONTÉPIN

OPINIONS

Elle n'est pas faite

La Chambre ayant voté l'article 4 de la loi de séparation, Jaurès s'est écrié que la séparation était faite. C'est peut-être aller un peu vite en besogne. On avait superbement décrété qu'on n'irait pas en vacances avant d'avoir voté la séparation. On s'octroyait trois semaines de congé sans raison valable. Il pouvait être bon de proclamer, en manière d'excuse, qu'on avait accompli la grande tâche. Si bienveillantes qu'ils soient, les électeurs ne pourront faire autrement que de s'apercevoir à la rentrée qu'il reste encore une longue besogne sur le chantier. Si j'attache une importance à ce propos de Jaurès, c'est que je prévoia le jour où, les élections approchant, chacun se mettra en devoir de harceler le Sénat pour obtenir de lui le vote de la séparation avant la fin de la législature. Que ne lui donnait-on le bon exemple au lieu de perdre un temps précieux !

Cette rentorque est d'autant plus nécessaire que les articles proposés par la commission et votés par la Chambre ne sont vraiment, pas des chefs-d'œuvre — en particulier l'article 4, dont le vote sanssait précisément tant de satisfaction à Jaurès. C'est déjà une circonstance assez extraordinaire que la dernière formule de cet article ait été adoptée par un scrutin où se rencontrent Briand, Jaurès et leurs amis avec tous les modérés et toute la droite papaline contre deux cents républicains radicaux. On se demande s'il y avait réellement de quoi causer un tel débordement de joie chez les « socialistes révolutionnaires ». Car il n'agissait bien de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Dans une telle affaire, pour que les socialistes, désertant les radicaux — en tête desquels des hommes comme Henri Brisson — aboutissent à faire une majorité avec les cléricaux, il faut en vérité qu'il y ait quelque part une grave méprise, et, bien loin de m'en réjouir avec Jaurès, je serais beaucoup plus près de m'en inquiéter.

La question débattue était de la dévolution des biens cultuels. Pelletan, qui a fait une forte réponse à Briand, a développé la doctrine qui fut celle non seulement de la Révolution, mais encore de la monarchie elle-même. Les rois de France n'ont jamais reconnu les biens d'Eglise. La *Régale*, en mettant les mensas épiscopales aux mains du roi dans l'intervalle des évêques, était la manifestation du droit de propriété qui ne laissait que le jouissance au clergé. Les biens cultuels de l'heure présente, administrés sous le régime du Concordat, sont moins que jamais la propriété de Rome. Il a fallu Briand, Jaurès, le socialisme de Karl Marx et la loi de séparation pour instituer dans l'Etat français les biens d'Eglise que n'admirent jamais ni le mouvement, ni les assemblées révolutionnaires. C'est la belle œuvre que des socialistes ont accomplie avec les cléricaux, une majorité contre deux cents des meilleurs républicains.

Ou n'a pas mis en lumière à la tribune, ni dans la presse encore, comment les modifications de texte acceptées par M. Briand font des biens simplement administrés à par les fabriques et les mensas épiscopales la propriété absolue du pape romain. J'expliquerai l'affaire au premier jour. C'est assez, en ce moment, de résumer la seule question sur laquelle on a bataillé. En cas de concurrence des sociétés cultuelles, à qui iront les biens du culte ? En deux mots, c'est tout le débat. Eh bien ! Briand répond avec M. de Mun, avec l'abbé Gayrand, que les biens cultuels iront, en fait, au pape qui seul aura le droit d'en disposer. Car Briand dénie au curé le droit à s'évoluer dans son église. Il faut qu'il reste acquis au pape absolument sous peine de voir le rapporteur socialiste lui retirer les biens cultuels, en manière d'amende, pour les attribuer au curé ecclésiastique romain désigné par Rome elle-même. Le gallicanisme de Bossuet fait peur au socialisme révolutionnaire qui entend protéger le clergé catholique contre l'hérésie par le moyen d'une persécution pécuniaire contre les schismes à venir. Pour sauver les apparences, Briand fait l'effort de concevoir que ce soit le juge du droit français qui prononce la sentence de droit canon contre le prêtre qui, pour quelque raison que ce soit, n'aura pas l'approbation de son évêque, et si l'évêque est un Le Nordez, contre l'évêque que le pape ne portera pas dans son cœur. En d'autres termes, les sociétés cultuelles qui n'auront pas la sensation du pape ne pourront avoir part aux biens cultuels et tout l'office du juge est d'homologuer *la décision du pouvoir spirituel romain dans une question de droit temporel français*. C'est la révolution cléricale dans toute sa beauté.

Il va sans dire que M. de Mun, l'abbé Gayraud et leurs amis de la droite, qui s'apprêtaient à soutenir cette thèse à la tribune sans espoir de succès, se sont bien gardés d'intervenir quand ils ont vu Jaurès et Briand prendre, en leur lieu et place, la défense de la cause romaine. Mais ils n'ont pu se tenir de prodiguer leurs plus frénétiques applaudissements aux deux orateurs, prélude de la rancœutre des noms dans un scrutin dont on ne perdra pas le souvenir. Ce fut un prodigieux spectacle. Il fallait entendre Jaurès accuser Pelletan de *schisme* à propos qu'il l'osait contredire. Je n'aurais jamais cru qu'il pût se fourrer dans une peau de pape jusqu'à ce point. Hélas ! c'est le sort commun de tous ceux dont l'atavisme religieux fait des prometteurs de Paradis dans le Ciel ou sur la terre qu'ils procèdent de premier mouvement à l'excommunication de quiconque prétend appliquer à leur dogme le jugement de sa raison.

L'Eglise triomphe par Jaurès et Briand, « *pressés par l'atavisme catholique* », selon la constatation de M. de Mun dans *la Croix*. Et c'est là-dessus que Jaurès tout fier du vote d'un texte qui n'est qu'incohérence s'écria triomphalement qu'il venait d'accomplir le séparation. Mais voici que ce même M. de Mun, qui fut son collaborateur nécessaire contre les radicaux dans cette grande œuvre, entend que, par là, tout au contraire, c'est l'effondrement de la séparation. Toutes les conséquences de la séparation se dérouleront fatalement, écrit le leader clérical dans le *Figaro*... *à moins que, défoncé par ce grand coup de pic, tout l'ouvrage ne s'écroule* ». Aussi du même vote émis par Jaurès et M. de Mun, le socialiste lugéen a cru faire la séparation tandis que le clérical avisé a entendu donner « un *grand coup de pic* » dans l'ouvrage désormais miné. On conviendra que, dans une si monstrueuse équivoque, il fallait plus de foi que de raisonnement pour s'écrier qu'on venait de *faire la séparation* et que le besoin ne se faisait pas sentir d'aller en plus vite s'en congratuler dans le loisir des vacances. Non. La séparation n'est pas faite. Elle ne fera, elle va se faire, mais à la condition de réparer le *coup de pic* de M. de Mun par les mains de Briand et de Jaurès.

Et qu'on ne croie pas surtout qu'il soit sans intérêt de sauvegarder la liberté du prêtre français au regard de la théocratie romaine, sous prétexte qu'il n'y a là qu'une question de dogme. Nous avons autre chose à faire, dans le régime de la séparation, que d'exercer une pression pécunieire sur les consciences du pasteur et de ses fidèles en profit du pape romain. Mais il n'est pas besoin d'un grand effort pour découvrir, sous l'apparence du dogme, l'intérêt politique en jeu. Lisez plutôt l'histoire de ce curé républicain, éliminé comme républicain, du diocèse de ses différents évêques, élusi que le rencontre M. Jean de Bonnefon *avec pièce à l'appui*. Celui-là n'est point schismatique à Jaurès ! Cependant, en dépit des excellente certificate qu'il exhibe, l'évêque, sous votre régime, l'exclurait de sociétés cultuelles qui se verraient retirer leur prébende par le juge de la République pour cause de républicanisme. Oh ! la belle conséquence *pratique* de votre séparation ! Aviez-vous donc oublié, ô socialiste, la dernière prédication de l'abbé Poulin à Méolmontant : « *La foi fait ici des pas de géants*... Ou a pu conclure, *en effet*, aux dernières élections l'accroissement des voix *royalistes* ». Il serait temps encore de méditer cette leçon.

G. CLÉMENCEAU.

La Politique

Une fois encore le sang a coulé sous les balles russes. Ce n'est pas du sang japonais. Les victoires moscovites et remportent uniquement sur des foules désarmées, manifestant d'une manière pacifique.

Il y a quelques semaines, on faillait à St-Pétersbourg, des malheureux dont le crime était de demander à voir l'empereur. Lundi on massacrait à Varsovie, sans doute afin d'y assurer de nouveau le règne sanglant de l'ordre rouge.

Pour le moment, ces assassinats atroces semblent ne imposer au peuple, mais ce n'est réellement là qu'une simple apparence. La multiplicité des mouvements qui se produisent d'un bout à l'autre de l'empire, les manifestations tumultueuses qui éclatent dans toutes les provinces, la volonté générale des paysans de s'affranchir de joug des grands propriétaires, tout cela démontre un état d'âme qu'on ne tait pas disparaître avec des coups de fusil.

L'observateur attentif se rend parfaitement compte que la révolution russe est accomplie dans les esprits, avec beaucoup plus de volonté qu'elle ne l'eut chez nous au commencement de 1789.

Les meurtres perpétrés par la police et les cosaques peuvent inspirer une terreur locale et passagère, mais ils ne sauraient détourner ou écarter qui croit en force chaque jour et qui mesure de plus en plus l'absolutisme tsariste.

Les balles ne sont pas des raisons, et, quand un peuple veut être libre, il est bon de croire qu'on l'amènera à changer d'avis en lui faisant éprouver toute l'atrocité de son esclavage. — *H. J.*

CONTES CHINOIS

Bonheur dans le Malheur

Parmi les fêtes chinoises, il en est une qui offre un caractère historique : c'est celle du Dragon, célébrée tous les ans, au cinquième jour de la cinquième lune. Ce jour-là on organise des sortes de régates, auxquelles prennent part des navires très longs et très légers. Les navires sont pourvus de haut en bas et sur la queue du Dragon, on voit généralement un jeune garçon, assis sur une planche, faire des tours de gymnastique, pendant que le voilsau est marché.

A-Toulu, enfant de Tching-Kiang, célèbre par son habilité, fut toujours désigné, depuis l'âge de sept ans jusqu'à l'âge de seize pour assister à cette fête. A cette époque, il eut le malheur de se noyer.

Après se chute dans l'eau, il vit deux hommes l'introduire, à travers un pays aux murs de cristal, dans un palais où il se trouva en face du dieu du Dragon. Celui-ci, après avoir reçu les hommages du nouveau venu, donna, d'un air très bienveillant, l'ordre de le conduire à la compagnie *des Saules*.

Une vieille femme, que tout le monde appelait maîtresse, survint aussitôt et ordonna d'exécuter la danse du *Dragon voltigeant sur le lac*, accompagnée de la musique jouant l'air du *Zéphir*, de Tsou-Ting.

Lorsque cette scène bruyante eut prit fin, la maîtresse resta encore quelque temps, pour donner à A-Toulu une leçon particulière. Elle paraissait très contente de son habileté et de son intelligence et s'écria qu'il ne cédait en rien à Ouang-Hia (*le Nuage rouge du crépuscule*).

Le lendemain, le dieu du Dragon passa une revue de ses compagnies. La première qui défile fut celle des *Monstres* : tous avaient un masque de diable, avec un habit de poisson ; leurs instruments se composaient de tam-tams, dont le diamètre dépassait quatre pieds et de tambourin d'une circonférence de quatre brasées d'hommes.

Après cette représentation, on introduisit la compagnie des *Rossignols*, composée uniquement de jeunes filles de seize ans. Leur musique tendre et douce, produite par des instruments à cordes et à vent, répandait un calme et une fraîcheur inconnus.

La compagnie *des Hirondelles* arriva ensuite ; en tête, se présentait une jeune fille âgée de quatorze à quinze ans. Elle avait les cheveux pendants et les manches relevées ; elle exécuta une danse de tourbillons de fleurs et s'y montra vraiment gracieuse.

A-Toulu l'admira beaucoup, et, par ses camarades, il eut que c'était Ouang-Hia.

La compagnie des *Saules* fut appelée ensuite. Saillant des progrès rapides faits par A-Toulu, le dieu lui donna un vêtement de soie de couleur et un peigne fait de barbes de poissons et surmonté d'une grosse perle.

Lorsque la fête prit fin, les compagnies défilèrent pour se retirer ; comme celle des *Saules* marchait immédiatement après celle des *Hirondelles*, A-Toulin s'avança un peu pour voir Ouang-Hie qui s'était arrangée de façon à se trouver la dernière de sa compagnie, et qui laissa avec intention tomber son épingle de corail.

A-Toulin ramassa ce bijou. En rentrant, il tomba malade, tant il était préoccupé de la pensée de Ouang-Hie.

Un jeune homme de la compagnie des *Papillons* rendit un soir une vieille à son camarade malade et, essie, à son chevet, lui demanda et la cause de sa maladie n'était pas Oueng-Hia.

— Comment le savez-vous? demanda A-Toulu surpris.

— Mais c'est très simple, Oueng-Hie est malade comme vous.

Sur la demande de A-Toulin de lui indiquer un moyen de voir la belle, le jeune visiteur le pria de faire ses efforts pour aller avec lui. Ou se dirigea vers le Sud-Ouest ; après avoir traversé plusieurs porte et jardins, on arriva à un étang de lotus, dont les fleurs étaient grandes comme des parapluies et les feuilles comme des tentes.

— Asseyez-vous un instant sous ce feuillage, dit le guide à A-Toulu ; je vais aller chercher Ouang-Hia.

Effectivement, elle arriva cinq minutes après et l'amoureux l'aperçut, écartant les fleurs pour se frayer un passage jusqu'à lui.

La rencontre était inattendue et fut radieuse ; on causa et l'on se confia les tendres secrets du cœur. Assis sur les feuilles tombées, sous l'abri des parasols naturels formés par les arbres, les deux amants échangèrent mille serments d'éternel amour.

Mais un jour la maîtresse entra brusquement dans la chambre d'A-Toulin ; son visage portait les marques d'une tristesse navrante : Ouang-Hia s'était noyée.

Notre jeune homme, après avoir pleuré amèrement, résolut de suivre son amante. Il déchira tous ses costumes et sortit. Mais l'eau était dure comme le roche et ne lui permit pas de s'y enfoncer. Il grimpa alors sur un arbre et se précipita dans le vide. Mais il s'aperçut soudain qu'au lieu de tomber, il se trouvait à la surface de l'eau.

Après s'être remis de sa stupéfaction, il pensa tout naturellement à sa mère, qu'il n'avait pas vue depuis longtemps. Il prit un bateau, pour se faire conduire chez lui. Avant d'entrer, une voix bien connue frappa son oreille. C'était Ouang-Hie qui annonçait à sa mère l'arrivée de son fils.

La jeune fille raconta alors que, lorsqu'elle était enfermée dans le palais de de son souverain, elle s'aperçut qu'elle allait devenir mère. La crainte d'être punie, lorsque l'événement serait connu, et la tristesse de ne pas voir son bien aimé, l'avaient portée à accomplir un suicide. Mais son corps se trouva, elle ne savait comment, sur l'eau ; puis, elle fut repêchée par un navire de commerce qui passait.

Au lieu de donner son adresse, elle indiqua au capitaine celle de A-Toulin ; c'est ainsi que ses sauveurs la ramenèrent chez la mère de son amant.

Mais un autre ennui se produisit alors : on avait bel et bien enterré autrefois le corps de A-Toulin. Heureusement il fut assez facile de faire croire aux gens qu'il y avait eu un miracle et que le cadavre trouvé n'était pas celui du fils de la veuve.

Ouang-Hia, lorsqu'elle apprit cette nouvelle, regretta beaucoup de ne pas l'avoir connue plus tôt :

— Car, dit-elle, tous les morts habillés durant sept semaines d'un habit du Dragon, ont le pouvoir de soudonner leur âme ou corps solide et ci ces morts pouvaient boire une tisane faite d'une infusion des cornes du Dragon, ils retrouveraient mêmes chair et os, tout comme un vivant.

TCHENG-KI-TONG.

PETITES CHRONIQUES

BALLADE

Au soir tombant, elles sortent les lestes promenoires.

Le long des trottoirs, elles traînent la nonchalor voluptueux de leurs robes. Quel est donc leur rêve auquel » celles-là qui s'en vont seules, dans la frisson de l'ombre ? Délicates, à qui convient l'apaisement des soirs éteints.

Sous une flambée de gaz, elles s'arrêtent : Alcazar, entrent. Et dans la lumière, ce sont des vieilles, d'horribles vieilles, aux robes affamées, qui prétendent promener en travers des banquettes leurs chignons tombant sur leurs épaules maigres, les appels lamentables de leurs courtes chéripèdes, à la recherche d'un bock — dont elles discrent.

Ils sont ressemblants comme au lendemain de noce, comme au fond de bouteille moisi, ces gêtes singes de vieilles débanchées, ces traîtresses que chaque baiser semble avoir creusés d'une morsure, où le fard emplit les rides d'une graisse sanguinolente, avivant l'enlaidissement des yeux agrandis de misère, la noirceur molle des paupières sans cils. Et rien n'est navrant comme ces fins de vie brillante, qui scandent l'hôpital, ces déchéances de ruines publiques, enfangées de plus en plus courbées vers le cercueil solitaire qu'un corbillard de pauvre emportera, par un de ces matins de pluie.

Ceux qui les reconnaissent se poussent du coude : « Regarde... Ceci fut Sarah Bonbon... » Les vieux qui passent se retournent la paupière clignotante, un peu émus de cette détresse — car ce sont tous leurs péchés d'amour, leur jeunesse morte, que cette robe recroquevillée et ces yeux flasques ont évoqués tout à coup. Ils la revoient dans ce garçonnière, pimpante, friande à croquer, ses drôleries partant comme un bouchon de champagne — ou bien dédaigneuse et hautaine au milieu de ses plantes rares et de ses grands laquais multitres, dépensant mille francs par an pour fre sucrerie de son toutou frisé, menant les cœurs à coups de cravache et les cheveux avec des caresses gantées. Sarah Bonbon, s'ils la connaissaient... Le boudoir bouton d'or... Les soupers chez Marcel... Et maintenant.

... Et maintenant, ceci, qui fut Sarah Bonbon, arre de place en place, pouvant à peine marcher sur les talons tournés de ses bottines — pauvre bijou dédoré, pauvre vieille praline grignotée par tout le monde, dont il ne reste que l'amanda, et dont personne ne veut plus — pas même le potache précoce qui a vendu son dictionnaire pour venir au *bruyant*, et qui lui rit en pleine figure, quand elle s'approche, se disant qu'un débutant sera peut-être plus facile, et de ses voix éraillée, où elle s'efforce de retrouver toutes les câlineries, toutes les séductions d'autrefois, lui demande :

— Dis, petit... Paie-moi une chope... Je crève de soif, n'osant pas dire : « Je crève de faim... »

Le lendemain au soir tombant, elles sortent, les lentes promeneuses.

JEAN MADELINE.

Échos et Nouvelles

Le temps en mai.

Voici les prophéties du Vieux Mejor pour le mois de mai :

Du 1er au 6, alternation de journées nuageuses et d'averses, température un peu fraîche ; 10 au 14, temps lourd, quelques journées très chaudes avec orages ; 15 au 25, refroidissement relatif, orages, ondées, journées de pluie continues ; 26 au 30, nouveau léger progressif, temps nuageux ; 30 et 31 beau et chaud.

Tout cela n'est pas engageant et à l'air de vouloir se réaliser. La Vieux-Mejor a du flair.

Pour les phtisiques

La lanterne est un agent de destruction pour les microbes.

Dès lors, un médecin a recherché quel devait être pour les tuberculeux le vêtement le plus hygiénique à recommandé que n'était le vêtement d'étoffe blanche, le noir exceptée.

Le lainé blanche, voilà, en dernière analyse, le vêtement idéal pour les phtisiques.

Pourquoi pas ? Quand on est malade, il faut tout essayer.

Mot du jour

Au vernissage :

Gaffe sur gaffe : Belle peinture mon cher maître, mes compliments ; mais pourquoi avoir choisi un modèle, aussi laid ?

— Ceci ne regarde... D'ailleurs, j'aurais dû m'en rapporter, elle vous ressemble énormément.

SERVICE SPÉCIAL

NOS TÉLÉGRAMMES

MASSACRES EN RUSSIE

1er MAI SANGLANT

Explosion de trois bombes. — Les fusillades.

Les femmes et les enfants tués à coups de fusils dans le dos. — La troupe assaillie à coups de pierres. — Les cadavres. — Un cortège de protestation pacifique décimé — La colère des ouvriers. — Leurs représailles dans l'avenir.

A Varsovie

Voici des détails complets sur les tragiques événements qui ont ensanglanté la Russie ainsi que nous l'avons annoncé en dernière heure.

Les drapeaux des victimes

Varsovie, 2 mai.

C'est à une heure de l'après-midi, le 1er Mai, que cinq cents ouvriers, avec leurs familles, portant cinq drapeaux rouges et chantant des chants révolutionnaires, partirent de la place Ditkovski. Ils rencontrèrent une patrouille de uhlans de garde. La foule laissa passer les uhlans, lesquels se rangèrent près des maisons. Lorsque l'infanterie survint, venant de la rue Maréchal-Kovka, les hulans entamèrent la foule et l'infanterie commença à tirer. La foule battant en retraite, l'infanterie continua le feu et tire deux salves et quelques coups isolés.

Indépendamment des trente et un tués et quinze blessés relevés par l'ambulance médicale, la police a relevé soixante tués et blessés. Elle a arrêté cinquante personnes ; elle a pris vingt drapeaux.

La ville a un aspect de mort. Les magasins sont fermés.

Dans la rencontre qui a eu lieu, rue Jérusalem, entre la foule et les troupes, la foule a ouvert le feu ; elle a été dispersée par une patrouille. Un agent de police a été blessé. Des ouvriers ont été blessés, vingt-cinq ont été tués. Plusieurs drapeaux rouges ont été saisis.

Voici à la suite de quelles circonstances ce lundi de Pâques russe a été si terrible et désastreux.

Lorsque le jour se leva, la ville tourmillait de troupes. Des régiments entiers gardaient quelques-uns des principaux bâtiments, les banques, les églises et les gares. De forts piquets d'infanterie étaient postés au coin des rues. Des patrouilles de cavalerie parcouraient les rues, faisant circuler la foule, mais il n'y avait encore rien de menaçant dans l'atmosphère.

Toutes par ce spectacle inaccoutumé, les pères, les mères et les enfants étaient sortis pour jouir des rayons du soleil et des vacances. Des processions défilaient de temps en temps avec des drapeaux rouges et autres enseignes analogues, mais elles ne provoquaient aucun mouvement.

L'Étudiant et le Mécanicien

Les premières scènes du conflit se sont produites au pas avant midi. Malgré tous les avertissements, quelques terroristes persistaient à distribuer des feuillets socialistes. Dans le quartier de Wola, un étudiant criait : « Nouvelles de la guerre » et faisait la récit des désastres russes.

Un agent de police chercha à l'arrêter. Il en dégagea et blessa l'agent à la jambe d'un coup de feu. Une patrouille qui passait ouvrit alors le feu, mais manqua la fugitif, et, continuant de tirer après qu'un coin-ci eut tourné l'angle de la rue, tua un mécanicien qui se tenait tranquillement sur le trottoir et qui n'était pour rien dans l'affaire.

Cette nouvelle se propagea avec la plus grande rapidité dans la ville. La mort de l'étudiant n'aurait peut-être pas eu de suites graves, mais le mécanicien était très connu parmi ses confrères, et on mentre les rendit furieux. Aussi, s'amendirent-ils avec les autres corporations et organisèrent un grand cortège de protestation.

C'est alors que plusieurs milliers d'ouvriers défilèrent à travers les rues portant des drapeaux rouges et les emblèmes nationaux polonais. Ils chantaient la *Marseillaise* et autres chants révolutionnaires. Une foule de femmes et d'enfants suivaient le processing.

Dans la rue Théodore, près de l'avenue de Jérusalem, on trouvait un escadron de uhlans ; la moitié du cortège passa sans incident. Les officiers considérant apparemment les drapeaux rouges et la musique comme des expressions naturelles des sentiments de tête.

Les uhlans sabrent

Hier arriva un détachement d'infanterie qui descendait une rue transversale et la situation, de pittoresque, devint sur l'instant tragique. Les uhlans chargèrent le cortège, frappant de droite et de gauche avec leurs sabres.

La foule, hommes, femmes et enfants, se trouvait mêlée aux manifestants. Des gris de femmes retentirent et tous se retournèrent pour s'enfuir. L'infanterie fit alors, à plusieurs reprises, des feux de salve, suivis d'un tir à volonté ; des hommes, des femmes et des petits enfants tombèrent frappés presque tous dans la dos.

On avoue qu'il y a eu trente-trois tués et quinze blessés. Le chiffre a dû être cependant beaucoup plus élevé. Ces chiffres sont ceux de l'hôpital et de la morgue, mais la police a fait emporter ailleurs au moins encore 60 morts ou blessés.

Des tombereaux qui survivent comme par enchantement, au sou de la mousqueterie, furent remplis promptement et partirent aussitôt.

A mesure que l'après-midi s'écoulait, les rues se remplissaient de nouveau. Au plus léger indice de formation d'un rassemblement, les cosaques changeaient, chassant le peuple à coups de fouet.

Des hommes postés aux fenêtres et derrière des murs tiraient sur des patrouilles. Aussitôt qu'un coup de feu en retentissait, les troupes ouvraient le feu à droite et à gauche, sans se soucier de ceux qui tombaient.

On annonce que près de cinquante personnes furent tuées ou blessées à cet endroit et que plusieurs drapeaux rouges y furent saisis.

De nombreuses pierres furent également lancées sur la troupe ; chaque fois, les troupes répondirent par un feu de salve, et le plus malheureux est que plusieurs petits enfants furent tués par ces fusillades.

On cache le nombre des morts

Pendant que ces atrocités jetaient l'épouvante dans une partie de la ville, sur d'autres points, d'autres violences étaient exercées.

A sept heures et demie du soir, une bombe était lancée au milieu d'une patrouille qui passait rue Maréchalkovska. Les troupes ont tiré trois salves.

Cette bombe a été très comprise et un agent de police, près de la gare de Vienne. Deux dames qui sortaient de la gare ont été grièvement blessées.

Les cosaques et les fantassins, en riposte, firent un nombreux tués et blessés, dont il est impossible d'en connaître le nombre. On parle de vingt personnes.

Les troupes entourent la gare et tout le voisinage du lieu de l'explosion.

Dans les divers conflits qui se sont produits les troupes ont tué plus de 150 personnes et ce nombre augmente d'heure en heure.

Une dépêche envoyée de Varsovie à huit heures aux journaux de Londres, annonçait que les pertes totales d'élevaient à cent cinquante personnes, mais rien ne garantit que ce chiffre ne soit pas au dessous de la vérité.

Ces massacres ont mis en rage les ouvriers, qui menacent de se livrer à des représailles et on craint de nouvelles effusions de sang.

Des meetings ouvriers ont lieu dans diverses parties de la ville et on y condamne avec véhémence la conduite des troupes.

Pendant ce temps, des détachements parcourent la ville prêts à tirer sur tout manifestant.

Nos seulement les ouvriers mais toute la population est très sympathique et on croit qu'avant la fin de la semaine l'effusion de sang et les excès prennent être aussi terribles que ceux qui ont eu lieu en janvier.

De nouveaux massacres ont pour possibles le soir, à dix-heures quarante-cinq, près de la porte Zombkovska, à Kraga, faubourg situé de l'autre côté de la Vistule. Les hussards ont tiré sur la foule, tuant quatre personnes et en blessant beaucoup d'autres dont une dizaine viennent de mourir à l'hôpital.

A LODZ ET A SAINT-PÉTERSBOURG

Deux militaires blessés — Une arrestation

A Lodz, où la situation, ainsi que nous le disions hier en dernière heure, était encore très tendue, le soir, vers neuf heures, une bombe a été jetée contre un détachement, contre une patrouille. La patrouille a fait feu et trois personnes ont été tuées et deux blessées. Un peu avant, dans la soirée, une femme avait été tuée par une patrouille dans la rue Nerrot ou disait même que les deux blessés avaient succombé.

Les ouvriers des usines avaient cessé le travail, beaucoup d'établissements ont fermé leurs portes. La circulation des tramways a cessé hier matin.

Une grande émotion est manifeste parmi la population.

Les ouvriers en grève à Lodz sont au nombre de 75,000.

A St-Pétersbourg une bombe a éclaté ce matin dans une maison située dans une ruelle voisine de la perspective Ismailovski, rue qui conduit à la gare de Varsovie, à quelques centaines de mètres de l'endroit où fut assassiné M. de Plehve. Les casernes de diverses compagnies de régiment des gardes Ismailovski sont situées dans cette rue, d'où son nom de perspective Ismailovski.

La maison dans laquelle s'est produite l'explosion est une maison meublée, dont une des chambres, au second étage, était louée à un étudiant de l'Ecole des Mines, de nom de Donbinin, arrivé à Saint-Pétersbourg il y a dix jours.

Donbinin, qui est âgé d'environ vingt-huit ans, paraît pauvre.

Hier, à quatre heures de l'après-midi, un visiteur vint chez Donbinin et passa toute la soirée et la nuit en sa compagnie.

Comme n'étant les fêtes de Pâques, l'arrivée du visiteur, qui semblait de même âge que son hôte, ne provoqua aucun soupçon.

Ce matin, un peu avant cinq heures, le propriétaire et le concierge de cette maison furent éveillés par le bruit d'une légère explosion ; voyant de la fumée sortir d'une chambre et croyant qu'un incendie s'y était déclaré, ils y pénétrèrent et trouvèrent le visiteur gisant sur le sol et Donbinin appuyé contre la muraille, dans un état de profonde prostration. L'homme qui gisait par terre était couvert de sang et avait reçu de nombreuses blessures, pour le plupart à la tête. La blessure la plus grave siégeait à la main gauche, et l'on en conclut qu'il tenait la bombe à la main au moment où l'explosion se produisit.

Les blessures de Donbinin étaient même graves et pour la plupart à la figure. Le propriétaire de la maison a dit qu'elles paraissaient causée par des clous.

Les dégâts causés dans la chambre sont relativement peu importants. Le propriétaire ne connaît pas le nom de son locataire, qu'il appelait simplement à l'hôpital. Le chirurgien qui soignait ou médecins se sont absentés pour ne pas confirmer cette conjecture. Donbinin a été arrêté.

A MINSK ET A KALISCH

Minsk, 2 mai.

Hier soir, une explosion a été produite près du bureau central de la police. Un coup de feu a été dirigé contre les cosaques qui dispersaient la foule, mais le calme a été pas rétabli.